

xxxiii.
La mort &
les fune-
railles de
Juste U-
condono.

On luy rendit tant d'honneurs dans la Ville, qu'il eût pû s'oublier de son exil, s'il eût pû goûter ce que le monde estime & cherit passionnément: mais il n'y avoit rien qui le consolât que la liberté où il se voyoit de frequenter les Eglises & satisfaire à ses devotions. Il commençoit à respirer après ses longs travaux & ses continuelles persecutions, lorsque tout d'un coup la mort l'enleva de ce monde: Car soit que le changement d'air eût altéré sa santé, ou que ce fût la diversité des viandes, ou que les fatigues du voyage & les fâcheuses revolutions de ses affaires eussent causé sa maladie, quarante jours après son arrivée à Manile il fut saisi d'une fièvre continuë qui le mit à l'extrémité. Le Gouverneur, l'Archevêque, les Magistrats de la Ville & les Superieurs des Maisons Religieuses le visiterent tous avec de grands sentimens de douleur: mais ces honneurs luy estoient incommodes, ne desirant rien tant que de s'entretenir avec Dieu.

Le Pere Moreion de la Compagnie de Jesus qui gouvernoit sa conscience, l'assista pendant toute sa maladie. Il luy dit un jour: *Mon Pere, je vois bien que je m'en vais mourir, quoy que je n'en dise rien, pour ne pas attrister ma famille. Au reste je meurs avec une satisfaction extrême, sachant que c'est la volonté de Dieu, & me voyant dans un pais Catholique au milieu de tant de bons Religieux qui m'assistent. Je vous prie de remercier de ma part Monsieur le Gouverneur, Monseigneur l'Archevêque, les Messieurs du Senat & tous les Ordres Religieux, de l'amitié qu'ils m'ont témoignée depuis que je suis icy. Quant à ma femme, ma fille & mes cinq autres petits enfans, je les laisse entre les mains de Dieu: Ils sont bannis pour JESUS-CHRIST, cela leur doit suffire. Je ne leur puis rien souhaiter de plus honorable & de plus avantageux que cette faveur que Dieu leur a faite. Ils m'ont témoigné beaucoup d'amitié me suivant en mon exil, ce n'est pas de moy qu'ils doivent attendre leur recompense, mais de Dieu qui leur tiendra lieu de Pere & qui ne les laissera manquer de rien.*

Comme sa maladie augmentoit, il fit appeller toute sa famille & l'exhorta à perseverer dans la Foy, à mettre sa confiance en Dieu, à garder ses commandemens & à suivre le conseil des Peres Jesuites qui luy avoient donné la connoissance du vray Dieu. Après quoy il leur donna à tous sa benediction, & receut les derniers Sacremens. Pendant qu'on luy appliquoit les saintes huiles, il disoit incessamment: *J'ay un desir extrême d'aller jouir de mon Dieu.* Il mourut fort doucement le cinquième de Fevrier, l'an mil

six

six cens quinze. Je n'ay point trouvé son âge dans les memoires de sa vie.

Il fut pleuré & regretté generally de toute la Ville. On luy fit des funerailles plus convenables à un Roy, qu'à un étranger & à un banni. Lorsqu'il fallut le porter en terre, il y eut une grande contestation entre les Magistrats à qui auroit cet honneur. La chose fut terminée en cette maniere. Le Gouverneur & les Conseillers du Roy porterent son cercueil depuis son logis jusqu'au milieu de la Ville. Il fut là mis entre les mains des Confreres de la Misericorde, parce qu'il avoit esté de leur Confrairie à Meaco & à Nangasacki. Ceux-cy le porterent à l'Eglise des Peres Jesuites où il devoit estre enterré. Les Superieurs des Ordres Religieux le receurent à la porte, & le porterent devant le grand Autel, car on le consideroit comme un Confesseur & un Martyr. Et il fallut mettre des Gardes pour arrester le peuple, qui vouloit à toute force luy baïser les pieds.

On fit ensuite son service dans la Cathedrale, dans toutes les Maisons Religieuses & principalement dans l'Eglise des Peres Jesuites, avec une magnificence Royale. Toute l'Eglise estoit tendue de velours noir & ornée de divers emblèmes en quatre langues, à sçavoir en Latin, en Espagnol, en Japonnois & en Chinois. Un des Peres prononça son Oraison funebre, où il rapporta les triomphes que sa Foy avoit remportées de trois Empereurs, de Nobunanga, de Taycosama & de Cubosama qu'il avoit servi fidellement, & dont il fut persecuté continuellement pour n'avoir pas voulu renoncer JESUS-CHRIST. Il y avoit alors plus de mille Japonnois à Manile, qui furent ravis de voir les honneurs qu'on rendoit à un Seigneur de leur pais après sa mort.

Il n'y avoit que sa pauvre famille, & les gens de sa suite qui estoient à plaindre. On peut mieux penser qu'on ne peut dire, la douleur que ressentit sa chere épouse chargée de tant de petits enfans, qui n'avoient plus dans leur exil, ni consolation, ni support, ni biens, ni subsistence: mais Dieu y pourvut par les soins charitables du Gouverneur, qui leur assigna & à tous les bannis du Japon des revenus suffisans pour vivre à leur aise. Liberalité qui fut louée & approuvée par le Roy Catholique, lorsqu'il en eut la connoissance.

Après avoir rendu les derniers devoirs au brave Juste Ucondono, il nous faut retourner au Japon pour voir les cruantez in-
ouïes qui furent exercées sur les Chrétiens après le départ de
Tome II. N n

xxxiv.
Nouveaux
suppliques
inventez

leurs Prestres & de leurs Pasteurs. Le Pere Valentin Caravaial Provincial des Jesuites élu canoniquement Vicaire General pour administrer l'Evêché du Japon, ayant esté contraint d'abandonner le païs, soit parce qu'il estoit trop connu, soit parce qu'il estoit nommément banni, substitua en sa place le Pere Jerôme Rodriguez, pour gouverner en son absence les Religieux de sa Compagnie qui demeuroient cachez dans le Japon, en qualité de Vice-Provincial, & l'Eglise du Japon comme Vicaire General, le Siege Episcopal estant vacant. Il nomma aussi le Pere Charles Spinola, dont nous rapporterons l'illustre Martyre en son temps, Vicaire de Nangasacki pour recueillir les combats & les victoires des Martyrs. Il en a fait des informations juridiques sur la disposition de plusieurs témoins qu'il a envoyez en Europe, & c'est de ces actes authentiques que nous avons tiré ce que nous allons rapporter.

Sifioie ayant, comme nous avons dit, dépossédé le Prince d'Arima de son Royaume, poussé par la haine implacable qu'il portoit aux Chrétiens, entreprit de les tourmenter de toutes les manieres imaginables, s'ils refusoient d'adorer les Dieux. Il y avoit dans le Ximo une armée de dix mille hommes pour empêcher les revoltes, qui estoit commandée par trois Lieutenans Generaux. Le premier estoit Sifioie Gouverneur de Nangasacki. Le second, Surungandono Gouverneur de Fuximi, & le troisième Gozaimondono envoyé par l'Empereur avec le précédent, pour obliger les Chrétiens à force de supplices de renoncer la Foy.

L'attaque commença par un Port celebre du Royaume d'Arima nommé Cuquinotzu. Sifioie y estant venu à la teste de son armée, fit dire aux Otones qui sont les Chefs du peuple, qu'il estoit venu avec les deux autres Lieutenans Generaux de la part de l'Empereur, pour ramener tous les Chrétiens au culte des Dieux; qu'estant les chefs des habitans, ils devoient leur donner exemple de soumission & d'obeissance; que s'ils refusoient de le faire, il leur feroit couper les doigts des pieds & des mains les uns après les autres, après cela, qu'il leur feroit aussi couper les jarets; Qu'il leur feroit appliquer des fers ardens sur le front; qu'on confisqueroit leurs biens; qu'on les banniroit du païs; qu'on rendroit leurs femmes esclaves, & qu'on meneroit leurs filles toutes nues par les rues pour estre deshonorées. Mais que s'ils vouloient obeir à l'Empereur, ils seroient délivrez d'impôts; qu'ils auroient tout le commerce de la Chine, & qu'il n'y auroit

point de grace qu'ils ne dussent esperer de la Cour.

Les Otones répondirent à l'Envoyé de Sifioie, qu'ils estoient prests de rendre à l'Empereur tous les services qu'il exigeroit d'eux: mais que pour leur Religion, il n'y avoit point de supplices qui la leur pussent faire abandonner, & qu'estant chefs du peuple de Dieu, ils luy devoient donner l'exemple. Cette réponse déplut fort au Tyran: cependant pour ne rien précipiter, il ordonne au peuple de s'assembler, & luy fait faire les mêmes propositions & les mêmes menaces qu'il avoit faites aux Otones, avec ordre de prendre les noms des chefs de famille qui ne voudroient pas retourner au culte des Dieux. Tous les habitans répondirent qu'ils estoient prests de mourir pour la Foy de JESUS-CHRIST. Les chefs de famille donnerent leurs noms, dont le nombre approchoit de six-vingt. Le Commissaire fit difficulté de porter cette liste à son Maistre, & vouloit qu'on en effaçast quelques-uns: mais les Capitaines répondirent qu'ils pouvoient en augmenter le nombre, & non pas le diminuer, tous les Chrétiens estant resolus de souffrir tous les tourmens imaginables, plutôt que de renier la Foy.

Sur ces entrefaites on eut nouvelles de la Cour, que la Ville d'Ozaca où demeuroit le Prince Fideyori fils de Taycosama, s'estoit revoltée contre l'Empereur, & que les deux partis se préparoient à la guerre. Les trois Lieutenans qui estoient à Cuquinotzu furent en doute s'ils quitteroient leur entreprise pour aller joindre l'Empereur, ou s'ils attendroient ses ordres. Après s'estre informez du mouvement qui estoit survenu, ils résolurent de se défaire au plutôt des Chrétiens, de peur que s'ils abandonnoient leur dessein, ils ne prissent le parti du Prince Fideyori: qu'ainsi tout le Ximo ne se rangeast sous son obeissance. Et parce que les affaires de l'Empereur les pressoient de l'aller trouver, ils jugerent qu'il falloit entreprendre tout à la fois les Chrétiens du Royaume d'Arima, & les obliger à force de tourmens de quitter au plutôt leur Religion. C'est pour cela qu'ils divisèrent leurs armées en trois parties. L'une se rendit à Chingina & à Obama. L'autre à Ximabara, à Aric & à Mi. La troisième à Arima & aux lieux circonvoisins. Ils crurent, qu'attaquant le Royaume de toutes parts, outre qu'ils expédieroient plutôt leur affaire, ils jetteroient la terreur & l'épouvante dans l'esprit de tous les Chrétiens. Ils commencent donc l'attaque par Arima, qui estoit la capitale du Royaume, & où la revolte estoit plus à craindre.

Gozaimondono qui fut créé par les deux autres. Le President des supplices, appella aussi-tôt les Capitaines des ruës, & leur ordonna de la part de l'Empereur, d'abandonner la Religion Chrétienne & de la faire quitter à ceux de leurs quartiers. Ceux-cy luy ayant répondu que les Chrétiens estoient résolus de mourir plutôt que d'obeïr à un commandement si injuste, le President fit assembler les chefs de famille dans une place où estoit auparavant le College des Jesuites. Deux cens s'y trouverent. Elle estoit entourée de fortes barrières. Mille soldats l'environnoient au dehors, & vingt bourreaux estoient au dedans avec des cordes & des instrumens de supplice, preparez à executer les ordres qui leur seroient donnez.

Cet appareil terrible de soldats, de bourreaux & d'un peuple infini qui estoit accouru à ce spectacle, ébranla la constance de quelques Fideles. Il y avoit un Officier à la barrière qui demandoit aux Chrétiens, s'ils ne vouloient pas renoncer la Foy. Sur leur refus il les faisoit entrer, & aussi-tôt les bourreaux se jetoient sur eux, leur arrachent les cheveux, (qui est, comme nous avons dit, le plus sanglant outrage qu'on puisse faire à un Japonnois.) ensuite les oreilles avec des pincettes de fer. Ils leur marchent sur le ventre, les assomment à coups de poing & de baston, & les tourmentent en toutes manieres sans néanmoins leur ôter la vie : car on vouloit laisser leur patience par la longueur des tourmens réiterer, & leur faire sentir les douleurs de la mort, sans toutefois les faire mourir.

Après ce prélude, on les dépouilla tout nus, & on les lia étroitement avec des cordes. Puis les ayant jettés par terre, on leur battit le visage avec des savattes couvertes de bouë, qui est une chose fort ignominieuse parmi les Japonnois, & après mille railleries & mille paroles injurieuses, on les jeta dans un trou les uns sur les autres, où plusieurs penserent estre étouffés. Les bourreaux qui estoient amis de quelques-uns de ces Chrétiens, après les avoir mal-traitez, les mirent hors des barrières comme s'ils eussent abjuré la Foy, & parce que ceux-cy protestoient le contraire, & qu'ils crioient à pleine teste qu'ils estoient Chrétiens, ils leur fermoient la bouche, & le bruit que faisoit le peuple estoit si grand, qu'on ne les pouvoit entendre.

La nuit étant venue, on divisa les Martyrs en trois bandes & on les mit en trois maisons différentes, où ils s'exhortoient les uns les autres à demeurer constans dans la Foy. Cependant les Gardes

gagnent par argent en laisserent évader plusieurs que leurs amis retirerent, comme ayant obeï à l'Empereur : Et les Ministres de la Justice fermerent les yeux à cette supercherie, esperant que leur exemple auroit plus de pouvoir pour débaucher les autres que la violence des tourmens. Néanmoins pas-un ne perdit courage, quelque affreuse que fût la peinture des maux dont on les menaçoit.

Le lendemain on les fait entrer dans le champ de bataille, & on commence le combat par un supplice rigoureux. Les bourreaux prennent deux pieces de bois Octogones, c'est-à-dire à huit angles, ou huit faces, & mettent les pieds des Martyrs entre deux. Puis les ayant liés par un bout, ils marchent & sautoient sur l'autre, pour leur briser entierement les os. Ce tourment fut si grand, que quelques-uns perdirent courage & furent relâchez. Les autres furent reportés dans leurs maisons, où ils souffrirent des attaques plus rudes de la part de leurs amis que de celle de leurs ennemis. Il y en eut encore plusieurs qui furent retirés, comme ayant cédé aux tourmens, & d'autres succomberent à la crainte de ceux dont on les menaçoit. De sorte que ce grand nombre fut réduit à vingt qui eurent la teste tranchée.

Ils signalerent tous leur foy & leur constance dans ce combat : Entr'autres un jeune homme de dix-neuf ans, nommé Michel Acafoxi du Royaume de Figen, noble de race, mais esclave de condition pour avoir esté pris en guerre. Il jeûnoit les Mécresdis, les Vendredis & les Samedis au pain & à l'eau. Il prenoit souvent la discipline, & employoit tous les jours deux heures à la priere. Ayant appris qu'on alloit tourmenter les Chrétiens, il y accourut à demy-nud & à jeun. Et lorsqu'il fut à la barrière, les soldats ne le voulurent point laisser entrer, parce qu'il n'estoit pas sur la liste; mais il sauta par dessus & se joignit aux Martyrs. Comme on l'eut mis dehors, il trouva moyen de rentrer encore par une ouverture; de sorte qu'il fut tourmenté avec les autres. Quand il eut les jambes entre les deux pieces de bois, les Ministres de la Justice firent leur possible pour luy faire abjurer la Foy; mais il leur répondit en ces termes : *Je ne sens aucune douleur; il me semble que ces pieces de bois ne me touchent pas les jambes : Servez-les je vous prie plus fortement, afin que je sçache ce que c'est que douleur.* Après ce tourment on voulut le renvoyer; mais il s'y opposa fortement, disant qu'il vouloit mourir dans le champ de bataille. Sur le point d'estre décapité on le pressa encore de renoncer JESUS-CHRIST, N n iij

& sur le refus qu'il en fit on luy coupa la teste.

Il y en eut un autre nommé Pierre Guinan âgé de quarante-huit ans, qui fit admirer son courage. Il avoit esté Bonze de la Secte qui adore le Diable, & il estoit naturellement fort éloquent. Ayant eu quelque conference avec un Pere de la Compagnie, il se convertit, & devint si fervent, qu'il faisoit l'Office du Pere en son absence. Il avoit esté déjà banni d'Arima: mais lorsqu'il eut appris qu'on y alloit martyriser les Chrétiens, il y accourut aussitôt. C'estoit luy, qui pendant la nuit exhortoit ses Compagnons à perséverer dans la Foy. Lorsqu'on luy serroit les jambes entre les deux pieces de bois, il se mocquoit des bourreaux qui le faisoient souvenir qu'il avoit esté Bonze, & qui l'exhortoient à reprendre son employ. Il avoit deux enfans, l'un de huit ans, l'autre de deux. Au moment qu'il eut le cou coupé, quoy qu'ils fussent bien éloignés d'Arima, ils virent tous deux leur pere monter au Ciel. L'ainé se mit à pleurer, voyant son pere & le petit qui estoit entre les bras de sa mere, s'écria: *Mon pere s'envole au Ciel.* Ayant confronté l'heure & le moment auquel ils eurent cette vision, on trouva que c'estoit justement le temps auquel il fut mis à mort.

Il y en avoit trois autres qu'on avoit retirez par force du combat, comme ayant cédé aux supplices. Deux estoient Lieutenans du Gouverneur: mais ceux-cy allerent autour des barrières & ensuite par toute la Ville, publiant hautement qu'ils estoient Chrétiens, & qu'on les accusoit faussement d'avoir renoncé la Foy. Le Juge voyant qu'on le faisoit passer pour un fourbe & un menteur, les fit prendre, & le jour suivant les fit mettre à mort.

Je ne puis omettre une chose qui doit tenir les plus saints dans une continuelle défiance d'eux-mêmes. Un de ces Chrétiens ayant apostasié, declara depuis qu'estant serré de cordes si étroitement, qu'elles luy entroient dans la chair, & en ayant un autre au cou qui l'empêchoit de respirer, il ne sentit cependant aucune douleur, quoy qu'il fût long-temps dans ce supplice: mais Satan luy ayant mis dans l'esprit la pensée d'un enfant qu'il aimoit tendrement, & ne l'ayant pas chassée comme il devoit, il se sentit tout d'un coup si foible & si abbatu, qu'il ne put plus résister à la violence du mal, de sorte qu'il renonça la Foy. Il reconnut depuis sa faute, en fit penitence, & declara avec larmes ce qui luy estoit arrivé: afin que tout le monde fut instruit par son exemple, qu'il n'y a rien de plus fort qu'un homme qui est

bien avec Dieu; rien de plus foible qu'un homme qui est mal avec Dieu.

Sifioie se persuadant que les habitans de Cuquinotzu qui luy ^{XXXV.} avoient fait une si vigoureuse résistance, seroient intimidés par ^{Les Chré-} le supplice des Arimois, monte sur mer & arrive à leur Port, re- ^{tiens de} solu d'exercer sur eux les dernières cruautés s'ils se rendoient re- ^{Cuquinotzu} belles aux Edits de l'Empereur: Et parce que le bruit de la guerre ^{sont tour-} augmentoit de jour à autre, sans perdre temps, il descend à terre ^{mentez} & entre dans la Ville avec plusieurs Regimens d'Infanterie. Il avoit crû qu'au seul bruit de sa venue, les Chrétiens se feroient ou cacher ou mis en fuite: mais il fut bien étonné d'en voir venir soixante & dix au devant de luy, avec des cordes qu'ils luy presenterent pour estre liés. Il pensa crever de dépit voyant l'insulte qui luy estoit faite, & transporté de rage, il fit apporter dans un Cimetiere tous les instrumens destinez pour les tourmenter. Il crût les intimider par ce spectacle: mais voyant qu'ils s'en moquoient, il fallut en venir aux mains. Ils estoient environnez d'un double rang de soldats, au travers desquels on les faisoit passer pour entrer dans le Cimetiere qui estoit le champ de bataille. A l'entrée on les faisoit mettre à genoux cinq à cinq, & on leur demandoit s'ils ne vouloient pas renier la Foy. Ayant répondu que non, deux soldats les prenoient & leur donnoient tant de coups de pied, de poing & de baston, qu'ils jettoient le sang par le nez, par la bouche, par les yeux & par les oreilles.

Ensuite le Tyran les fit attacher les uns après les autres à un gibet, où il y avoit deux pilliers & une traverse qui portoit sur les deux bouts. On prenoit le patient, à qui on lioit les mains & les pieds derrière le dos: De sorte que les pieds & les mains se trouvoient joints ensemble. Après quoy deux Bourreaux tiroient une corde passée par dessus la traverse & qui tenoit aux mains & aux pieds du patient, & pour le faire souffrir davantage, ils mettoient sur son dos une grosse pierre que deux ou trois hommes n'eussent pû porter: ce poids poussant le corps en bas, & les Bourreaux tirant les pieds & les mains en haut, tous les os du Martyr estoient rompus, brisez & disloquez par ce supplice. Il y en eut plusieurs à qui on mit les jambes, comme à ceux d'Arima, entre deux pieces de bois sur lesquelles les Bourreaux montoient & sautoient pour leur faire sentir la pesanteur de leur corps. On remarqua qu'après cette torture ils se tenoient sur leurs pieds & marchoient comme auparavant, ce qui fut tenu pour un miracle. Mais on leur

fit souffrir un autre tourment qui leur fut fort agreable, ce fut qu'on leur imprima sur le front le signe de la croix avec un fer qu'on faisoit rougir dans le feu. Ils recevoient ce signe sacré comme un caractere honorable & comme un gage precieux de leur salut.

Le dernier des tourmens qu'on leur fit souffrir fut le plus cruel: car on leur coupa les doigts des pieds & des mains les uns après les autres, & ensuite les jarrets. Après quoy on les obligeoit de monter plusieurs degrez qu'on avoit fait tout exprés. Ils tomboient presque tous à terre, & comme on les forçoit à coups de pied & de baston de se relever, ils retomboient encore: De sorte que plusieurs moururent par la violence de ce tourment. Les autres au nombre de dix-huit eurent la teste tranchée. Quelques-uns furent laissez en vie pour intimider les autres Chrétiens & pour augmenter leur martyre.

Un des plus distinguez d'entr'eux, fut Pierre Faximoto âgé de cinquante-deux ans, & Bourgeois de Cuquinotzu. Il avoit soin de la plus grande partie des Confrairies & la charge de l'Hôpital, où il servoit luy-même les malades avec une charité admirable. Lorsqu'il apprit qu'on alloit tourmenter les Chrétiens, tout boiteux qu'il estoit il accourut aussi-tost au lieu du supplice, car il brûloit d'un desir incroyable du martyre. Y estant arrivé, & s'estant joint à ceux qu'on faisoit mettre à genoux, il éleva tout d'un coup les mains & les yeux vers le Ciel, où il les tint quelque temps arrestez, puis s'écria: *Sainte Vierge, qu'est-ce que je voy?* Le Chrétien qui estoit proche de luy, croyant qu'il avoit peur des tourmens, luy dit: *Quoy Pierre craignez-vous?* Non, répondit-il, *mais c'est la joye que je ressens qui me fait parler de la sorte.* Peu de temps après il s'écrie encore tout hors de luy-même, qu'il voyoit quantité d'AnGES & de Saints dans l'air tout brillans de lumiere.

Après cette vision il fut cruellement battu, puis dépoüillé tout nud, lié & attaché à la machine dont nous avons parlé. Ensuite on luy imprima le signe de la croix sur le front avec un fer tout rouge. On luy coupa les doigts des pieds & des mains sans que jamais il remuast la teste, ou qu'il donnaist le moindre signe de douleur. Enfin on le porta sur un baston qu'on luy passa sous les aisselles jusqu'au premier degre, où il eut les jarrets coupez, & les Bourreaux ayant retiré le baston, le laisserent tomber par terre. Un soldat qui demouroit chez luy & l'avoit souvent sollicité d'obeir à l'Empereur, le voyant en cet estat, luy dit touché de

de compassion: *Vous eussiez mieux fait de suivre mon conseil, que de vous laisser ainsi mutiler les membres.* Le serviteur de Dieu luy montrant ses pieds & ses mains, luy répondit en riant: *Que vous en semble, cher ami? Ne voyez-vous pas accompli par la faveur divine ce que je vous ay dit si souvent, qu'il n'y auroit point de tourment qui me pût faire abandonner la Foy de JESUS-CHRIST? Reconnoissez la puissance du Dieu que j'adore, qui me donne la force de supporter ces maux, non seulement sans chagrin, mais encore avec joye.*

Il fut reporté chez luy en cet estat, où voyant sa femme éplorée, il la reprit de ce qu'elle s'affligeoit du plus grand bonheur qui luy pût arriver, & la pria de remercier Dieu pour luy de la grace qu'il luy avoit faite. Après quoy il luy raconta la vision qu'il avoit eue, & l'assura qu'elle l'avoit rempli d'une si grande joye, qu'il n'avoit point senti les tourmens qu'on luy avoit fait souffrir. Il mourut la même nuit prononçant les saints Noms de JESUS & de MARIE, & remerciant Dieu de tout son cœur, de luy avoir donné la connoissance de son saint Nom.

Le second des Martyrs qui fut executé, fut un Bourgeois d'Arima nommé Paul Rioiey. Il avoit esté huit ans Thresorier de l'Eglise de la sainte Vierge, & la voyant ruinée par les Idolâtres, il tint école pour instruire la jeunesse des veritez de nostre Religion. Lorsque Sifioie vint à Cuquinotzu, ce Paul s'informa du nom des Bourreaux qui devoient tourmenter les Chrétiens, & les alla visiter les uns après les autres. Voicy la priere qu'il leur fit. *Je dois bien-tost tomber entre vos mains: Je viens vous supplier de me faire la grace de ne me point épargner, mais de me traiter le plus cruellement qu'il vous sera possible: car je suis Chrétien âgé de soixante & dix ans, & je voudrois bien avoir souffert quelque chose pour mon Dieu avant que de sortir de ce monde. Qui a jamais vû un criminel faire une telle priere à ses bourreaux?* Ceux-cy luy promirent de luy donner la satisfaction qu'il desiroit, & luy tinrent promesse. Il souffrit tous les tourmens dont nous avons parlé, avec une constance admirable, & après avoir eu les jarrets coupez, il fut reporté à sa maison où il mourut comblé de joye, lorsqu'il apprit que vingt de ses Compagnons avoient heureusement accompli leur martyre.

Il y eut deux vieillards âgés de soixante & quatorze ans qui souffrirent ces tourmens horribles, & vécurent encore plusieurs mois.

benissant Dieu continuellement & remerciant son Fils nostre Seigneur de les avoir crucifiez avec luy, puisqu'ils ne pouvoient plus se servir, ni de leurs pieds, ni de leurs mains.

Un autre âgé de soixante-deux ans qui avoit nom Michel Ixinda, après avoir souffert sur son corps cette cruelle boucherie, fut laissé toute la nuit sur la terre exposé au froid qui estoit fort piquant, sans que ses playes fussent bandées. Il vécut encore cinquante & un jour, & un peu avant que de mourir, il raconta à un Pere Jesuite son Confesseur, que quinze jours après son supplice il vit deux jeunes enfans d'une beauté ravissante, qui portoient un vase rempli d'une liqueur celeste qu'ils luy firent prendre. Que l'ayant avalée, il se trouva si rassasié & si dégoûté de toutes les viandes de la terre, qu'il fut trente-six jours sans manger. Un peu avant que de mourir, il voulut laisser par écrit sa Profession de Foy. Et comme il n'avoit plus de doigts, il dicta à une personne les paroles suivantes. *Après que j'ay esté mené au lieu du martyre, j'y ay esté battu, dépoüillé tout nud & lié fort étroitement. J'ay esté élevé en l'air les mains & les pieds attachez derrière le dos avec une grosse pierre dessus. On m'a coupé les doigts des pieds & des mains, & on m'a imprimé sur le front avec un fer chaud le signe de la croix. Après quoy on m'a coupé les deux jarrets & laissé étendu sur la terre. J'attribue la force que j'ay eüe de souffrir tant de maux, à la grace de mon Sauveur, & à l'intercession de sa sainte Mere. Je benis la tres-sainte Trinité, le Pere, le Fils & le S. Esprit, qui m'a rendu victorieux des ennemis de son saint Nom.*

Chaque Martyr meritoit qu'on fit icy son éloge; car il n'y en a pas-un dont la vie ne soit aussi admirable que sa mort. Il y en a qui ont esté favorisez de graces tres-particulieres, & avertis de leur mort prochaine par des apparitions miraculeuses de nostre Seigneur, de sa sainte Mere, & des Anges. Il y en a qui se sont jetez jusqu'à trois fois dans les barrières, où l'on tourmentoit les Martyrs pour avoir part à leur triomphe, & qui ont enfin emporté ce qu'ils desiroient. Il en est venu des Royaumes voisins qui accouroient de toutes leurs forces, & qui se presentoient aux Juges pour estre martyrisez avec les autres. Je suis obligé de passer sous silence mille belles actions qui meriteroient d'estre inserées dans cette Histoire, si je ne craignois de la rendre ennuyeuse par sa longueur.

XXXVI.
La persecu-
tion s'ap-

Pendant que Sifioie persecutoit si cruellement les Chrétiens d'Arima, les troupes levées dans le Royaume de Saxuma couru-

rent le país de Ximabara & tous les lieux circonvoisins, mena-^{païse pour un temps.} çant de tourmens effroyables les Chrétiens qui se rendroient rebelles à l'Edit de l'Empereur: mais ils se contenterent de les intimider par ces menaces sans en venir aux effets, parce que les Saxumans qui font profession de garder exactement les loix de la guerre, tiennent à deshonneur de combattre un ennemi dcarmé.

Les compagnies de Firando firent le même que celles de Saxuma: Il n'y eut que quatre Gentilshommes d'une illustre Noblesse qui souffrirent le martyre. Ils avoient esté bannis d'Arima en la premiere persecution avec toute leur famille, & s'estoient retirez dans une caverne au haut d'une montagne, où ils souffroient une extrême pauvreté, (car on interdisoit, comme nous avons dit, aux bannis le feu & l'eau.) Un soldat les ayant découverts & deferez au Gouverneur du país, Sifioie les condamna à avoir le nez coupé, & ensuite les doigts des pieds & des mains, puis le front marqué avec une croix rouge de feu, & laissez vivre en cet estat pour jeter l'effroy dans tout le país. Les soldats n'osoient les lier par respect qu'ils portoient à leur qualité & à leur Noblesse: mais ils se lierent eux-mêmes & souffrirent tous ces tourmens avec une force, un courage & une satisfaction qui ne se peut exprimer.

Les Chrétiens de Nangasacki s'attendoient au même traitement & se préparoient au combat, lorsque Sifioie & les deux autres Lieutenans eurent ordre de l'Empereur de mener leurs troupes à Ozaca, dont on formoit le siege. Cette nouvelle arresta le cours de la persecution, & les Chrétiens commencerent à respirer. Ceux mêmes qui avoient renoncé la Foy, retournerent à la Communion de l'Eglise & firent penitence de leurs pechez. Les Peres alloient la nuit consoler les uns & encourager les autres; & quoy qu'ils eussent un desir tres-violent d'entrer avec eux dans le champ de bataille: Cependant ils furent obligez de se tenir cachez, pour ne pas laisser l'Eglise du Japon sans Prestres & sans Pasteurs au temps qu'elle en avoit le plus de besoin.

